

# Néologie et romanesque Autour du *Dictionnaire encyclopédique raisonné de la révolution tunisienne*

Fredj LAHOUAR

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse  
(Tunisie)

## Résumé

Le présentateur de l'ouvrage objet de cet article, qui en est également l'auteur, se propose de démontrer que la forme dictionnaire peut parfaitement être le support d'un roman, en l'occurrence celui de la révolution tunisienne et de son détournement par l'islam politique. Si les lexèmes, et leurs énoncés explicatifs, constituent la trame narrative de l'œuvre, la fragmentation de l'ordre dictionnaire et la néologie en assurent l'identité générique.

**Mots clé :** dictionnaire, roman, révolution, islam politique, néologie, fragmentation.

## Resumen

Quien presenta la obra objeto de este artículo, que es también su autor, se propone demostrar que el formato de diccionario puede perfectamente ser el soporte de una novela, en este caso la de la revolución tunecina y de su tergiversación por parte del islam político. Si los lexemas y los enunciados que los explican constituyen la trama narrativa de la obra, la fragmentación de la estructura de diccionario y la neología garantizan su identidad de género literario.

**Palabras clave:** diccionario, novela, revolución, islam político, neología, fragmentación.

## Abstract

The author of this article, who is also the author of the book, intends to demonstrate that the dictionary form can perfectly be the medium of a novel, in this case that of the Tunisian revolution and its diversion by political Islam. If the lexemes, and their explanatory statements, constitute the narrative framework of the book, the fragmentation of the dictionary order and neology ensure its generic identity.

**Keywords:** dictionary, novel, revolution, political Islam, neology, fragmentation.

## Resum

Qui presenta l'obra objecte d'aquest article, que n'és també l'autor, es proposa demostrar que el format de diccionari pot perfectament ser el suport d'una novel·la, en aquest cas la de la revolució tunisiana y de la seva tergiversació per part de l'islam polític. Si els lexemes i els enunciats que els expliquen constitueixen la trama narrativa de l'obra, la fragmentació de l'estructura de diccionari i la neologia en garanteixen la identitat de gènere literari.

**Paraules clau:** diccionari, novel·la, revolució, islam polític, neologia, fragmentació.

**L**e dictionnaire, comme le roman, est fait de mots, mais il n'est pas un roman pour autant. Pour le convertir en roman, il faudrait donc le vider de son vocabulaire commun et lui substituer un vocabulaire non convenu, qui tienne essentiellement de l'imaginaire. C'est ce principe qui a présidé à l'élaboration du roman intitulé *Il était une fois...* et sous-titré *Dictionnaire encyclopédique raisonné de la révolution tunisienne*<sup>1</sup>, dans lequel l'option lexicographique a été privilégiée pour justifier le recours à la forme dictionnairique. En dotant cet ouvrage d'un double titre, mon souci est de souligner à la fois son identité générique (que d'aucuns considéreraient comme ambiguë, car il n'est pas évident qu'un dictionnaire soit pris pour un roman) et sa réception du fait qu'un dictionnaire ne se lit pas habituellement comme un roman.

La révolution, objet de l'ouvrage, est, à mes yeux et aux yeux de beaucoup de mes concitoyens (dont je ne prétends pas être le porte-parole), tout d'abord d'ordre linguistique, conséquence inévitable de l'irrésistible ascension, pour parler comme Bertold Brecht, de l'Islam politique en Tunisie. L'ouvrage que je présente aujourd'hui est l'exposé méthodique, sciemment romancé, d'une langue encore en cours d'élaboration. Je dis « romancé » parce que, contrairement à un Balzac ou à un Stendhal, je ne fais pas œuvre d'archiviste dans la mesure où je ne me suis pas astreint à consigner un état (de société et de langue) déjà établi.

Mon souci a été, au contraire, de faire œuvre de visionnaire en soulignant, de manière appuyée, voire redondante, l'émergence de cette nouvelle langue et ses effets dévastateurs, dans le corps social et sa langue convenue. En termes plus clairs, l'objet de mon roman, que j'ai baptisé initialement *Il était une fois la révolution*, est de mettre en évidence la duplicité fondamentale du discours dit révolutionnaire et non, comme on pourrait le croire, de raconter les péripéties grandioses de l'épopée révolutionnaire elle-même. J'ai dû, pour parfaire ma tâche, forger moi-même mes instruments et mettre au monde un nombre incalculable d'enfants naturels qui correspondent aux 354 entrées du dictionnaire, et rendre ainsi matériellement perceptible le profil de ce nouvel idiome dont l'ambition ultime est de se substituer progressivement à la langue convenue.

---

<sup>1</sup> Je réfèrerai à cet ouvrage dans la suite de cet article par l'abréviation D.D.R.T.

La tâche s'est révélée d'autant plus ardue que je me suis rapidement rendu compte qu'il me faudrait, pour réussir mon œuvre, combiner, dans l'espace de cet ouvrage, en plus du français, l'arabe littéral et le dialectal tunisien. La synthèse projetée procède d'un impératif, évident aux yeux du romancier que je suis, selon lequel un roman ne doit pas se contenter de consigner ce qui existe déjà, mais se doit au contraire de révéler la partie cachée, et la plus importante, de l'iceberg qui menace de tout emporter. En effet, la supercherie idiomatique qui, dans le désordre indescriptible qui a suivi la chute de l'ancien régime et à la faveur d'une incontrôlable faconde révolutionnaire, s'est rapidement constituée en un nouveau code linguistique, et sous le règne de la Troïka, ayant consacré définitivement le triomphe de l'Islam politique, s'est imposée en un véritable mode d'être.

Mon roman rapporte les développements insidieux, et souvent tragiques des procès que les détenteurs de l'ordre révolutionnaire (que je qualifie, pour ma part, selon les cas, de *révolutionneux*, *révolutionneur*, *révolutionnard*, *révolutionnite*, R. D. R. T., 422-423) ont intenté aux représentants de l'ancien régime, morts et vivants confondus. Il s'agit en fait d'un règlement de compte systématique et global qui, tout en ciblant prioritairement la politique, n'épargne ni la culture, ni l'art (en particulier la peinture, la musique et le théâtre), ni la littérature surtout. C'est ainsi que, par antonomase, les noms propres de Bourguiba (*Ibid.*, 216-222), Haddad (*Ibid.*, 359-364), Chebbi (*Ibid.*, 267-268), Douagi (*Ibid.*, 338-339), Messa'idi (*Ibid.*, 339), et bien d'autres encore, sont devenus les noms communs d'un nombre incalculable de travers et de torts que les *bénis*, sous l'impulsion de leur *ange en chef* (*bénis*, *Ibid.*, 185-186, et *ange en chef*, *Ibid.*, 81-87, désignent, dans le roman, les principaux actants de l'Islam politique) imputent aux acteurs de l'ancien régime et de leurs suppôts présumés, qualifiés, eux, de *azlams* (*Ibid.*, 501-502).

À l'instar de Tartuffe, Harpagon et Adonis, les noms précités font partie désormais du lexique du *dictionnaire bénî*, encore à l'état de projet ou d'ébauche. Il en est de même des toponymes (*Tunisie* [*Ibid.*, 216] et *Ifriqiyâ* [*Ibid.*, 369]), des édifices (*Ebdelliya*, [*Ibid.*, 343]), des établissements officiels (*Casba* [*Ibid.*, 257-258], *Carthage* [*Ibid.*, 253-254] et le *Bardo*) qui sont devenus, eux aussi, les noms maudits de l'*abomination* (terme par lequel le roman désigne la dictature, *Ibid.*, 37) et de ses séquelles pernicieuses.

Contrairement au dictionnaire usuel qui, de par son exhaustivité, prétend à l'universalité, le D.D.R.T., en tant que roman, se lirait plutôt

comme une sorte de journal intime ou d'histoire locale de la Tunisie postrévolutionnaire, menacée dans son existence par une entité rivale, dénommée *Ifriqiyia*. Ce résumé du roman traduit, bien entendu, le point de vue de la Tunisie et de tous ceux, parmi les Tunisiens, qui tiennent à l'intégrité et au devenir de leur patrie. Le roman de la révolution raconte la lutte insidieuse qui oppose, depuis le 11 octobre 2011, dans une incessante confrontation, l'État moderne postcolonial, édifié par Bourguiba, et l'État califal, en cours d'élaboration.

C'est pour cette raison que, plutôt que de l'histoire de la révolution, c'est l'histoire de la contre-révolution que ce roman – qu'on pourrait qualifier d'historique – rapporte, identifiée à la montée de l'Islam politique, en accord, en cela, avec les historiens de l'immédiat qui parlent, eux, de révolution confisquée et d'amateurisme politique. Les actants principaux de cette confrontation se répartissent en deux catégories : celles des fossoyeurs, représentés par les *bénis*, leurs *compétents* (terme par lequel le roman désigne les militants islamistes, *Ibid.*, 290-291), leurs adjuvants objectifs et leurs hommes de main, désignés dans le roman, entre autres par les termes *béret* (*Ibid.*, 187-189), *bazooka* (*Ibid.*, 169-171) et *salafiste* (*Ibid.*, 432). La seconde catégorie est composée d'une nébuleuse d'entités politiques, préoccupées beaucoup plus par leurs guerres intestines que par la défense de l'idéal commun qu'est l'État civil. C'est ce conglomérat, volage et fluctuant, que le roman désigne par les termes de *gauche*, *stalinien*, *communiste* (*Ibid.*, 294-296) et *opposition démocratique* (*Ibid.*, 389-390).

Les institutions dont se servent les fossoyeurs sous couvert de légitimité démocratique, sont celles qu'ils ont constituées eux-mêmes, à l'issue des élections d'octobre 2011, représentées par les trois instances d'une phase de transition, censée durer un an, mais qui s'est prolongée impunément durant trois longues années, que sont l'assemblée constituante, la présidence de la république et l'instance gouvernementale. Les trois constituent la tête de l'hydre, baptisée par ses propres concepteurs *Troïka*, dominé totalement par le bon vouloir de la *Colline ardente* (terme par lequel le roman désigne le siège de la secte islamiste victorieuse), dit encore *l'Antre* (*Ibid.*, 103-109). Dans ce cadre, l'accent a été mis sur l'œuvre de démantèlement des structures de l'État postcolonial, d'obédience résolument moderniste.

L'univers romanesque, dont je viens de décrire les principales articulations, est un univers de travestissement et d'amalgame qui se profile, entre autres, dans la frénésie que j'appellerais volontiers *partitite*, perceptible surtout dans la pléthore de partis politiques, pour la plupart des formations microscopiques (que le roman désigne par les termes de *boutiques* et *boutiquettes*, *Ibid.*, 231-232), largement submergé par un mégaparti qui fonctionne comme une secte (voir *parti*, *Ibid.*, 394) qui, pour cette raison, non seulement monopolise l'ensemble de l'espace sacré institutionnel (les mosquées, l'université de la Zitouna et ses ramifications et dépendances), mais entend *mosquéiser* (néologisme qui, dans le roman, désigne l'action de convertir, momentanément ou pour toujours, l'espace public en espace sacré, *Ibid.*, 382) la totalité de l'espace profane.

Il s'agit également d'un univers d'abêtissement méthodique des citoyens, convertis en vertu des impératifs idéologiques des nouveaux décideurs, en une communauté de croyants. Pour parfaire cette métamorphose, les instances décisionnelles (représentées par les bénis et leurs propagandistes) n'hésitent pas, en vertu de leurs dogmes épistémologiques, de déclarer la science profane et les œuvres d'imagination en général, caduques ou, dans le meilleur des cas, secondaires. Cette tendance hégémoniste est attestée par une production dogmatique massive sous forme de journaux, de stations radiophoniques et télévisuelles, de tentes de prédication montées en pleines avenues ou à proximité des lycées, de catéchismes prônés par une armada de prédicateurs virulents.

Il n'est pas du tout étonnant que la littérature ne fasse pas partie de l'arsenal dogmatique, mobilisé par le parti béni, dans la guerre sainte qu'il a livrée à la souillure et à la perversité, dites *abominables* parce que, résultant, selon lui, de la dictature, bourguibienne en particulier. Mais de toutes les formes littéraires, le roman est celui qui se refuse le plus aux tentatives de récupération. C'est, en partie, pour cette raison, que ce dictionnaire a été conçu comme un roman.

Sur l'opportunité d'un pareil choix, je me suis longuement expliqué dans le paragraphe intitulé « Néologie » (*Ibid.*, 23-27), de mon *Avant-propos*. J'y ai soutenu, en substance, que la néologie, étant l'antithèse de *l'esprit de piété*, et de la *sheikhocratie* (*Ibid.*, 25), cette excroissance maligne qui gangrène l'institution religieuse musulmane, serait également « *l'antithèse par excellence*

*de la théologie* » (*Ibid.*, 25). Le Prof. Salah Mejri parle à ce propos de « *diffraction de la réalité* » et estime, pour sa part, que, pour en rendre compte, il est impératif de recourir à « *une forme éclatée* ». Or, soutient-il, « *le dictionnaire est la meilleure forme qui assure une présentation globale, tout en faisant reposer l'édifice littéraire sur des unités isolables, à la fois autonomes et dépendantes des choix fondamentaux de l'ouvrage* » (*Ibid.*, 1). Pour satisfaire à cette exigence, le romancier se doit d'endosser la tunique du lexicographe qui, d'ailleurs, ne lui est pas tout à fait étrangère.

Parlant de son savoir-faire d'écrivain et de son œuvre considérable, Frédéric Dard, alias San-Antonio, affirme avoir « *fait [sa] carrière avec un vocabulaire de 300 mots. Tous les autres, ajoute-t-il, je les ai inventés* »<sup>2</sup>. Je dirais, pour ma part, qu'en dehors du discours d'accompagnement, indispensable pour la mise en forme d'un dictionnaire, tout le reste, je l'ai inventé. C'est en cela précisément que cet ouvrage est avant tout un roman. N'oublions pas que le dictionnaire, dont la fonction essentielle est d'être le gardien d'une certaine orthodoxie, dit également bon usage, tolère mal les écarts et les excès, ou les « *enfants naturels* », que sont les néologismes, comme dirait Frédéric Dard. Or, « *le néologisme, argue-t-il, est le confort cérébral* »<sup>3</sup> de l'écrivain. L'ambition, prétendument révolutionnaire, des *bénis*, est de mettre en place une orthodoxie globale qui puisse éradiquer définitivement la « *tentation* » moderniste, par essence laïque. C'est cet état d'esprit que cet ouvrage a tenté de diagnostiquer.

Roman et dictionnaire évoluent donc parallèlement, dans l'espace de cet ouvrage, mais les entrées du dictionnaire ne correspondent pas à l'ordre de l'histoire dans le texte de fiction. Ce que le P. S. Mejri appelle « *l'arbitraire alphabétique* » (*Ibid.*, 11), est une contrainte dictionnairique que la littérature, et le nouveau roman en particulier, ont réussi à adapter en optant pour une forme éclatée, à base d'aphorismes ou de fragments, autrement dit, en rompant avec l'ordre linéaire du texte narratif convenu. De ce fait, la fragmentation, inadmissible dans un roman de facture classique (soumis, lui aussi, à une forme d'orthodoxie poétique et générique) convient parfaitement aux écrits hybrides ou, pour parler comme Gérard Genette, transgénériques.

---

<sup>2</sup> Le Doran, S., Pelloud, Fr., Rosé, Ph., *Dictionnaire de San-Antonio*, Paris, Fleuve Noir, 1993, première de couverture.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 11.

Un roman à base de néologismes serait illisible parce qu'il ne répond pas à l'attente du lecteur commun. Le choix de la forme dictionnairique est donc nécessaire du fait, évident en somme, que la place, naturelle pour ainsi dire, d'un néologisme est le dictionnaire. Ce dernier légitime, dans le roman, l'existence de cette armada de monstres lexicographiques qui sont censés mettre en évidence les contours de l'idiome en cours d'élaboration, expression d'un archaïsme dogmatique en totale contradiction avec les lois qui régissent les langues, lesquelles stipulent, entre autres, qu'une langue est, avant tout, un être vivant.

Ceci dit, il convient de préciser que la mention du néologisme dans le roman n'est pas, en elle-même, pertinente. Pour dynamiser le néologisme et garantir sa survie, il a fallu le doter d'un parcours (ou d'une histoire), attesté par des emplois repérables et itératifs. C'est cela qui explique l'abondance du texte citationnel qui constitue, à proprement parler, le corps diégétique du roman. L'ensemble de ces *romanèmes* ou *fictionèmes* (ainsi désignés dans la préface du dictionnaire, rédigé par le lexicographe) sont révélateurs de l'intrigue de la fiction romanesque.

Le mérite de la forme dictionnairique est de m'avoir permis de rassembler, au gré du défilement des lettres de l'alphabet, des éléments disparates qu'il aurait été difficile d'insérer dans le cadre d'un roman. Cet agencement, à supposer qu'il soit possible, nuirait à la cohérence et à la vraisemblance de la fiction et compromettrait son identité générique. Le dictionnaire, de par son caractère encyclopédique, tolère ce genre d'expansions. Il est évident aussi que, dans un roman de type conventionnel, le romancier néologiseur n'aurait pas la latitude d'entasser, dans un même écrit, un nombre aussi considérable d'inventions lexicographiques. Il ne serait pas inutile de rappeler que le génie néologiseur d'un San-Antonio s'est exprimé dans l'espace de plus de cent soixante-dix polars. De cet ensemble de *fictionèmes*, les concepteurs de son dictionnaire ont tiré un ouvrage de six cents pages environ.

Il découle de ce qui précède que, dans l'espace de cet ouvrage hybride, dictionnaire et roman sont deux entités distinctes tout en étant dépendantes l'une de l'autre. Le corps du dictionnaire est composé des lexèmes, convenus ou forgés, et les énoncés explicatifs qui en explicitent les acceptations. Le roman est circonscrit, quant à lui, par le récit des faits et gestes des protagonistes engagés dans le processus, qualifiés par eux-

mêmes de révolutionnaire. Cela reviendrait-il à dire que roman et dictionnaire sont simplement juxtaposés dans le cadre de leur enveloppe commune et qu'il serait donc possible de les dissocier l'un de l'autre ?

Pour répondre à cette question, je dirais que rien n'empêche, *a priori*, de séparer ces deux entités. Seulement, renoncer à la forme dictionnairique nécessiterait une refonte radicale du roman qui impliquerait, entre autres rectifications, l'abandon d'un certain nombre d'entrées ou, ce qui revient exactement au même, leur remaniement intégral. L'opération inverse serait beaucoup plus préjudiciable (ou *préjudicieuse*, suis-je tenté de dire pour user d'une belle trouvaille de Céline) dans ce sens qu'elle priverait le dictionnaire, réduit à sa simple dimension lexicographique, de la légitimité que lui confère(nt) le ou les usages dont il est censé rendre compte. En effet, il est inconcevable d'élaborer le dictionnaire d'une langue qui n'existe pas toujours ou qui est, comme le soutient le roman, – l'unique témoin de son existence – en voie de constitution.

J'aimerais préciser, en guise de conclusion, que l'idée m'est venue d'élaborer une version arabe de ce dictionnaire ou, pour le moins, d'en assurer moi-même la traduction. L'aventure ne manque pas de charme, mais j'ai dû rapidement modérer mon enthousiasme car l'arabe, en ce qui concerne la néologie, est, pour le francisant que je suis, moins malléable que le français. Ceci dit, je demeure convaincu que les développements de la révolution tunisienne, qui ont suivi l'éclipse de la Troïka (ou plus précisément ses multiples métamorphoses, lesquelles ne sont en réalité que les manœuvres stratégiques de l'Islam politique pour survivre aux menaces qui le guettent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Tunisie) ; ces développements, dis-je, méritent plus d'un dico-roman. L'idéal est de réussir cette œuvre dans la langue adulée par la *Colline ardente*, ses *bénis*, ses séides, ses sbires et leurs adeptes à tous.

### **Références bibliographiques**

LAHOUAR, Fr., *était une fois... Dictionnaire encyclopédique raisonné de la révolution tunisienne*, Tunis, Arabesques, 2018.

LE DORAN, S., PELLOUD, Fr., ROSÉ, Ph., *Dictionnaire de San-Antonio*, Paris, Fleuve Noir, 1993, première de couverture.